La chasse aux lutins. Chronique d'une tradition réinventée Hunting elves. Chronicles of a reinvented tradition

Bertrand Bergeron

Volume 11, 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1018518ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1018518ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société québécoise d'ethnologie

ISSN

1703-7433 (imprimé)

1916-7350 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bergeron, B. (2013). La chasse aux lutins. Chronique d'une tradition réinventée. *Rabaska*, 11, 103–118. <https://doi.org/10.7202/1018518ar>

Résumé de l'article

À l'automne 2007 au Lac-Saint-Jean, l'initiative d'un grand-père (Régis Tremblay) à l'endroit de ses deux petits-fils (Maxime et Alexis) a déclenché une véritable déferlante qui s'est répandue d'abord aux villages circonvoisins avant de déborder dans les autres régions du Québec, puis dans certaines provinces canadiennes à partir de son lieu d'origine : Lac-à-la-Croix-Métabetchouan. Il s'agit de la chasse aux lutins. De manière spontanée, Régis Tremblay s'est approprié une ancienne croyance et l'a réinventée pour satisfaire l'imaginaire des enfants, avides de merveilleux. Cet article se propose de remonter à la genèse de ce phénomène qui prend de l'ampleur afin d'en comprendre à la fois la contagion qu'il a engendrée auprès des enfants, contagion qui a fini par emporter l'adhésion de leurs parents, et les enjeux ludiques et sociaux impliqués par sa propagation.

La chasse aux lutins. Chronique d'une tradition réinventée

BERTRAND BERGERON
Saint-Bruno en Lac-Saint-Jean

*Chaque fois qu'un enfant dit : "Je ne crois pas aux fées",
il y a quelque part une petite fée qui meurt.*

J. M. Barrie, *Peter Pan*

Cet article n'ambitionne pas d'analyser une croyance qui hante l'imaginaire collectif depuis des générations. Mon intention se limite, bien humblement, à raconter comment est née une coutume nouvelle à partir d'une croyance ancienne tombée en désuétude, quitte à laisser à d'autres le soin d'en tirer des schémas explicatifs une fois que tout sera décanté et que la tradition naissante aura acquis sa vitesse de croisière.

Ayant été témoin de l'effervescence engendrée par la chasse aux lutins dans ma région, il m'est difficile de me réfugier dans cette neutralité qui crée la bonne distance propice à l'observation objective et je me vois contraint d'admettre que mon enquête en sera une d'observation participante. On aura compris pourquoi j'utilise le terme *chronique*.

Le 20 décembre 2012, à la demande du comité de parents de l'école primaire Bois-Joli de Shipshaw, j'ai passé la journée dans cette école, rencontrant tous les élèves classe par classe. Comme les cours étaient suspendus pour souligner les vacances de Noël, chaque élève donnait libre cours à son inspiration du moment. Et cette inspiration, sans que personne ne se fût concerté, portait sur le thème unanime et rassembleur : les lutins. C'est ainsi que je vis défiler la majorité des enfants, tant garçons que filles, avec un lutin, souvent emmaillotté dans une douillette. Chacun en prenait un soin jaloux, le traitait à l'égal d'un être humain digne de m'être personnellement présenté. Les enseignantes parlaient de ce phénomène récent comme d'une épidémie irrépressible, d'une contagion envahissante qui avait gagné l'école et la municipalité de Shipshaw.

Ces témoignages ne faisaient que confirmer l'engouement que j'avais observé lors du lancement d'un livre qui raconte la naissance de cette ferveur

collective : *La Grande Aventure d'Orion*¹. J'y reviendrai.

Comme rien dans les légendes canoniques sur les us et coutumes des lutins ne peut expliquer une telle déferlante qui s'est répandue sur la région, je me suis déterminé à rencontrer l'instigateur de ce mouvement dont l'ampleur ne cesse de croître. Il s'agit de Régis Tremblay, de Lac-à-la-Croix. Âgé de 56 ans, Régis Tremblay a toujours habité cette petite municipalité rurale du centre du Lac-Saint-Jean. Il travaille comme chef d'équipe à la quincaillerie BMR de la localité voisine, Métabetchouan. Ces deux municipalités ont fusionné depuis peu.

La geste fondatrice

Automne 2007. Première neige. Régis Tremblay se promène avec ses deux petits-fils, William et Alexis, sur la rue des Crespieux à Lac-à-la-Croix. Les deux enfants remarquent des traces de pas qui traversent la rue, « qui étaient exactement des traces de chat² ». Curieux, les enfants demandent : « “Qu'est-ce que c'est ça, grand-papa ?” Grand-papa, bien lui, il a été vite, d'enchaîner Régis Tremblay. J'ai dit ça instantanément : “Ça doit être des traces de lutins”. Ça m'est venu comme ça. [...] Les traces se dirigeaient vers les arbres. J'ai comme imaginé quelque chose de rapide, qu'on pouvait peut-être les attraper parce qu'ils se cachaient dans les arbres. »

La quincaillerie où travaille le grand-père possédait, à l'époque, deux lutins. « Je trouvais qu'ils étaient beaux », avoue-t-il. Aussi, les achète-t-il pour les offrir à sa femme qui aime les décorations de Noël. Entre-temps, il les laisse à la quincaillerie et les expose dans la vitrine. « Moi, je les promenais, je les changeais de place dans la vitrine. » En conduisant ses petits-enfants au centre sportif pour leur entraînement au hockey, il passait obligatoirement devant la vitrine de la quincaillerie. Il leur faisait alors remarquer que, d'une fois à l'autre, « ces lutins-là, ils [changeaient] de place [...] Ça m'est venu comme ça », commente Régis Tremblay pour expliquer la qualité nouvelle qu'il venait de conférer aux deux farfadets. Tous ces détails, en s'accumulant, attisaient la curiosité de William et Alexis.

Puis, il fallut songer à introduire les lutins dans la maison. Toujours guidé par son intuition, le grand-père imagina un moyen de transition : « Soudain, j'ai vu un sac à terre. J'ai dit : “On va mettre ça là-dedans !” »

Il retrouva ses petits-enfants à la maison en arrivant chez lui. En ouvrant la porte, il agita son sac pour faire tinter les grelots des lutins. Aussitôt, les enfants se convainquirent que leur grand-père avait attrapé les lutins. Encore

1. Nadia Perron et Régis Tremblay, *La Grande Aventure d'Orion*, Chicoutimi, Les éditions Vivat, 2012, 45 p.

2. Toutes les citations entre guillemets proviennent d'un entretien enregistré qui eut lieu au domicile de Régis Tremblay le 28 mars 2013.

Lutin avec nécessaire pour le piéger : sac, bâton, chocolat.

Photographie de Bertrand Bergeron, chez lui, 5 avril 2013.

fallait-il imaginer un stratagème pour piéger ces petits êtres espiègles. L'imagination fertile de Régis Tremblay allait y pourvoir. « De partir du sac qu'[il avait] amené de là quand [il est] rentré, l'idée du piège, de tendre un piège » lui est naturellement venue. Comme les enfants savaient déjà, depuis l'aventure de la rue des Crespieuls, que les lutins nichaient dans les arbres, il ne restait plus qu'à trouver des traces dans la neige qui se dirigeaient vers un arbre, chose facile, les chats étant nombreux à circuler dehors. « On a tendu un piège [...] avec un bâton de peinture. [...] Il en est venu d'autres l'année d'après. » Les lutins vouant une passion effrénée pour le chocolat, rien n'était plus facile que de fabriquer un appât : un biscuit au chocolat ferait l'affaire. Leur appétit leur ferait oublier toute prudence et ils tomberaient facilement dans le piège.

Tous les éléments du scénario étant désormais en place, il ne manquait plus qu'une étincelle pour démarrer la réaction en chaîne qui allait suivre. Ce fut l'école de l'endroit qui allait servir de détonateur. William et Alexis, de leur propre initiative, apportèrent en classe leurs lutins, qu'ils avaient baptisé Orion et Elta en s'aidant d'un site Internet. William demanda à son enseignante la permission de s'adresser à ses camarades de classe. C'est ainsi qu'il leur expliqua les rudiments de la chasse aux lutins. Certains sceptiques, après les avoir touchés, doutaient qu'ils pussent être vivants, mais ils furent confondus par la raison qui expliquait leur inertie : les lutins « sont figés le

Piège à lutin tendu.

Photographie de Bertrand Bergeron, chez lui, 5 avril 2013.

jour, ils bougent la nuit. Ils font des blagues, des coups, ils se promènent, mangent dans les garde-manger ».

« À partir de là, ç'a fait boule de neige », de conclure Régis Tremblay.

Réinventer une croyance

Avant d'examiner en profondeur ce résumé qu'on pourrait qualifier de récit des origines, il est bon d'apporter quelques précisions. D'abord, à la question de savoir s'il connaissait la tradition légendaire se rapportant aux lutins, Régis Tremblay a répondu l'ignorer malgré le fait qu'il est fils et petit-fils d'agriculteurs qui employaient les chevaux comme force motrice pour les déplacements et les travaux agricoles. Les récits de lutins épuisant leur monture dans les champs, à la nuit tombée, pour les ramener, fourbus et impropres au travail, au lever du jour, pour être répandus n'étaient pas l'objet d'une croyance universelle comme on serait tenté de le croire. Ces légendes portées par le discours populaire impliquaient une mise en scène minimale : chevaux au pelage bariolé de sueur séchée, crinière tressée avec soin. Considérés comme des indésirables dans les écuries, les lutins étaient victimes de stratagèmes dans le but de les chasser. Or, chasser, dans ce cas précis, n'était pas synonyme de capturer, mais de faire fuir définitivement. Des lutins, on en déduisait l'existence par les conséquences de leur visite. En attraper un, si d'aventure la chose eût été possible, aurait remis en cause

le dogme religieux du Québec traditionnel. Où caser semblables créatures ? Certes pas du côté des anges en raison d'une ascendance peu recommandable. Ni du côté des démons. Ces esprits intermédiaires auraient rappelé à la mémoire un paganisme farouchement combattu dont ils auraient constitué une survivance.

Ensuite, toutes les conditions de la conjoncture heureuse étant réunies, il est moins que certain que la chasse aux lutins ait engendré un tel enthousiasme. Il fallait en plus la personnalité de son instigateur, mélange de sociabilité, d'affabilité et de sensibilité à la manière de penser des enfants associées à un talent naturel de conteur, conditions réunies dans la personne de Régis Tremblay. Ce grand-père est proche de ses petits-enfants. Il les aime, son amour lui est rendu, la confiance de ses petits-fils envers sa personne est totale et inconditionnelle. Ce qu'il affirme jouit de l'autorité de sa parole donnée. Ces conditions lui ont permis d'inventer une tradition à partir d'une croyance ancienne qui persistait dans la mémoire collective à l'état de trace inconsciente, encore active et fonctionnelle, prête à se réveiller dès qu'on l'aura évoquée.

La chasse aux lutins, dans cette version inédite que nous analysons, est un récit daté, localisé, personnifié : automne 2007, rue des Crespieuls (Lac-à-la-Croix), William et Alexis Bouchard et Régis Tremblay. De ce point de vue, les quatre lois de Van Gennep (*La Formation des légendes*), si nous n'oublions pas la convergence des thèmes qui en fait un événement cohérent, sont respectées.

À la question de ses petits-fils sur la nature des traces imprimées sur la neige, le grand-père aurait pu répondre de manière prévisible et convenue : des traces de chat errant. La réponse aurait été factuelle, définitive, close. Il a préféré une réponse ouverte sur l'imaginaire, sollicitant le faux afin qu'il vienne authentifier le vrai, ainsi que l'affirme, à propos du mythe, l'historien romain Salluste : « Le récit d'un événement qui n'a jamais eu lieu à propos d'une chose qui existe depuis toujours ». Depuis qu'il neige et qu'il y a des chats, il y a des traces de pattes de chats sur la neige.

Les conséquences de la réponse de Régis Tremblay étaient totalement imprévisibles à ce moment-là. D'entrée de jeu, il a instauré une scène et une arrière-scène. Ses petits-fils occupent la scène où se jouera une dramaturgie de traque et de capture de lutins. Le grand-père veille, à l'arrière-scène, à ce que le merveilleux annoncé ait sa chance sur le devant de la scène. Ici, il ne s'agit pas de duperie, mais de mise en scène dont le théâtre, réduit à l'aire familiale d'abord, s'est agrandi à la petite municipalité de Lac-à-la-Croix, et les personnages en sont les résidants séparés en deux clans : les enfants qui vont vivre une aventure à la mesure de leur imagination et les parents qui assureront la logistique de cette rencontre entre l'imaginaire et le réel. Sans

l'avoir prémédité, de manière spontanée, avec pour seule clef cette simple assertion : « Ça doit être des traces de lutins », Régis Tremblay a entrebâillé la porte de l'imaginaire collectif.

Pour les enfants ébahis par cette révélation : les lutins existent, ils se promènent dans leur rue, on observe les traces de leur passage, alors on doit être capable de les capturer si on les piège correctement ; le quotidien cesse soudain d'être un monde à plat pour s'ouvrir sur une troisième dimension.

Une chaîne de transmission complexe se met aussitôt en place. Verticale descendante d'abord, du grand-père vers ses petits-fils, horizontale déferlante ensuite. Les hommes n'ont qu'un désir, quand ils sont dépositaires d'un secret qui accroîtra leur prestige au sein de leur entourage : le partager,

Histoire des lutins affichée à la porte de la quincaillerie.
Quincaillerie BMR, Métabetchouan–Lac-à-la-Croix.
Photographie de Bertrand Bergeron, 24 novembre 2012.

socialiser cette information. Quelle gloire peut-on retirer à se dire détenteur d'une information qu'on s'emploie avec opiniâtreté à soustraire à tous ? Il faut au moins faire connaître qu'un secret existe même si on prend un malin plaisir à le taire. On dit : muet comme une tombe. Mais la tombe bavarde intarissablement à l'oreille de l'archéologue. « Tout secret a la forme d'une oreille », écrivait Jean Cocteau.

William et Alexis sont possesseurs d'un secret et d'un art qu'ils brûlent de partager. La grande révélation qui fera sortir la chasse aux lutins de son milieu familial étroit se fera à l'école du village dans une classe avec la permission de l'enseignante (Josée Villeneuve) mise dans la confiance en même temps que ses élèves. Stupeur, consternation, les imaginations s'embrasent. Certains élèves doutent, d'autres adhèrent avec une totale conviction devant une explication irréfutable même scientifiquement : les lutins sont inertes le jour, ils bougent la nuit quand personne ne les observe. Toute tentative de corroboration ou de démenti est disqualifiée à l'avance. Si les lutins n'ont pas bougé, c'est qu'ils se savaient observés.

Un philosophe, Ludwig Wittgenstein, qu'on ne saurait taxer de frivole s'est naguère penché sur un semblable cas de figure :

Personne ne m'a enseigné que mes mains ne disparaissent pas lorsque je ne leur prête pas attention. On ne peut pas dire non plus que je présuppose la vérité de cette proposition chaque fois que j'en fais l'assertion (comme si celle-ci reposait sur la proposition), alors que cette dernière ne prend de sens que grâce à tout ce dont nous faisons l'assertion d'autre part. [...] L'enfant apprend à croire une masse de choses. C'est-à-dire : il apprend, par exemple, à agir selon ces choses qu'il croit. L'enfant se forme peu à peu un système de ce qu'il croit – un système où nombre d'éléments se fixent comme inébranlables, mais où nombre d'éléments également sont plus ou moins mobiles. Ce qui est fixé l'est non pour sa qualité intrinsèque de clarté ou d'évidence, mais parce que solidement maintenu par tout ce qu'il y a alentour. (*De la certitude*, propositions 153 et 154)

On oublie volontiers que les enfants ont leur propre folklore fait de devinettes, de comptines, de chansons, de légendes, de contes, de croyances de toutes sortes qui expliquent le monde à leur hauteur, selon leur point de vue. La cour de récréation est un extraordinaire terrain où circulent toutes ces informations. Le merveilleux agit par contagion. Il explique tout en se montrant lui-même rebelle à toute explication. Il propose une causalité analogique, associative, amalgamant parfois les causes et les effets, au contraire de la science qui procède par un enchaînement serré de causes et des effets explicables à chacun des maillons de la chaîne du raisonnement.

Régis Tremblay résume bien le choc ressenti par les camarades de William et Alexis : « À partir de là, ç'a fait boule de neige ». Le soir même, les maisons de Lac-à-la-Croix bruissaient de l'incroyable nouvelle rapportée par les

enfants. L'horizontalité déferlante s'est redressée en verticalité ascendante des enfants vers les parents. D'une verticalité à l'autre, les trois âges de la vie étaient désormais représentés.

Deux choix s'offraient aux parents nouvellement informés : combattre cette croyance ou l'accepter et participer à cette frénésie infantine limitée dans le temps : le 24 décembre bat le grand rappel de tous les lutins vers leur point de départ, le Pôle Nord. Feindre d'en être les organisateurs, en somme, ou se retrouver devant l'inconfortable paradoxe de Jonathan Swift : « On ne peut pas détourner quelqu'un par le raisonnement d'une conviction à laquelle il n'a pas été amené par le raisonnement ». Imposer son opinion revient à remporter une victoire à la Pyrrhus.

L'effet boule de neige s'est fait sentir presque instantanément. De proche en proche, les villages circonvoisins ont subi à tour de rôle les manifestations de cet engouement irrésistible. Les médias sociaux, relayant le bouche-à-oreille, ont enflé le phénomène de sorte que la chasse aux lutins, version Régis Tremblay, ne se limitait plus à la seule localité de Lac-à-la-Croix, ni même au Saguenay-Lac-Saint-Jean, elle a gagné d'autres régions du Québec, débordé au Nouveau-Brunswick et en Nouvelle-Écosse pour franchir l'océan et se retrouver en France³.

Comment expliquer une telle exubérance ? Soif inextinguible de merveilleux ! Fin des grandes sagas : Amos Daragon (Bryan Perro), Harry Potter (J. K. Rowling) qui ont laissé un vide qu'un imaginaire avide n'arrive pas à combler ? Un peu de ces raisons, certes. Personnellement, je penche pour deux causes probables : dramaturgie familiale et sociale, et sobriété des moyens mis en œuvre.

La chasse aux lutins a permis aux résidents de Lac-à-la-Croix de renouer avec l'une des caractéristiques essentielles des sociétés traditionnelles, à savoir qu'elles constituent des sociétés de participation au sens où chaque membre remplit un rôle bien défini qu'il ne peut déléguer. Tout au contraire, les sociétés modernes, qui épousent souvent les valeurs des sociétés marchandes, sont des sociétés de représentation, du spectacle qui privilégie l'individu, ce qui implique qu'il y ait des acteurs sociaux et des spectateurs. Cette situation est particulièrement visible lorsqu'on assiste à une pièce de théâtre : des acteurs simulent un réel imaginé et leur action devient un objet de consommation de la part des spectateurs. La chasse aux lutins mobilise la participation de tous les groupes d'âge selon le rôle qui leur est dévolu. Les enfants exigent des « preuves de vie » de leur lutin que leurs parents ou grands-parents se hâtent de satisfaire dans un esprit de complicité de bon aloi en ces jours qui

3. La Toile ignorant les frontières, Régis Tremblay reçoit des témoignages admiratifs et intéressés d'aussi loin que de Rouillac en Charente.

précèdent Noël. La saison est à la fête et tous y prennent part dans un esprit ludique.

La mise en œuvre de tout ce branle-bas nécessite peu de moyens. On serait même en droit d'affirmer que le grand-père a fait un usage intelligent des ressources que son milieu immédiat mettait à sa disposition : des traces sur la neige, un sac de grain, un bâton plat pour mélanger la peinture, un biscuit au chocolat. Cette économie de moyens oblige les enfants à pallier par leur imagination. Tendre aux lutins est chose si aisée qu'elle est à la portée de tous, à telle enseigne qu'un enfant aurait mauvaise grâce à ne pas tenter l'aventure à moins de chercher à tout prix à boudier son plaisir.

Le chasseur de lutins fait plus qu'imaginer et se complaire dans la fantasmagorie : il réalise dans le concret ce que son imagination lui laisse entrevoir. En se procurant à si peu de frais les moyens de son action (le piège est donné gratuitement), il prend conscience qu'il peut agir dans et sur le réel pour en influencer le cours.

Le piège à lutins, c'est l'antithèse des effets spéciaux des films à grand déploiement qui nous en jettent plein la vue jusqu'à épuiser, voire tarir, notre faculté à imaginer. Gaston Bachelard nous avait pourtant prévenus : là où il y a une image, on cesse d'imaginer, écrivait-il. On démissionne de son devoir d'inventer, de rêver éveillé, pour soumettre son imaginaire à celui d'un autre. On ne rêve plus, on commente ce qui nous est donné à voir. La pensée créatrice se racornit.

Certains esprits chagrins dénonceront une part de mystification dans la chasse aux lutins. Au lieu d'affirmer que les traces incriminées étaient des traces de lutins, il aurait dû dire la vérité dans sa triste banalité, argueront-ils. Le grand-père a menti et son mensonge a été reçu comme une vérité par des enfants crédules. Il y a du vrai dans cette argumentation, mais c'est raisonner un peu court.

Régis Tremblay n'a pas répondu selon les critères rigoureux de la science, mais en recourant à une matière mythique qui rend compte du réel (des traces) tout en le métamorphosant (de lutins). Cette matière mythique, on la retrouve tout aussi bien dans le mythe que dans le conte, la légende et la poésie. Pourquoi les feuilles arborent-elles un feuillage aussi flamboyant en automne ? Le botaniste a sa réponse, définitive, imparable qui ferme toutes les portes à l'imagination. Le poète en propose une autre qui, sans nier celle du botaniste, renouvelle notre regard sur les paysages automnaux. C'est la faute à l'écureuil. Comment s'y prend-il ? On n'a qu'à lire Jules Renard (*Histoires naturelles*) : « Leste allumeur de l'automne, il passe et repasse la petite torche de sa queue sous chaque feuille. » Personne n'a jamais traité Renard de mystificateur. Chacun imagine, avec attendrissement, le travail

titanesque des écureuils pour nous offrir un si beau spectacle en prélude à l'hiver.

La réponse de Régis Tremblay ne cherchait pas à abuser de la crédulité de ses petits-fils, elle n'était qu'une occasion saisie au vol de donner sa chance à l'imagination pour ouvrir un espace onirique chez William et Alexis afin que, sur cette autre scène, ils puissent, plus tard, essayer, jouer des solutions – simuler, en somme – que leur refusera un réel trop souvent indigent. Les grandes réalisations sont des concrétisations de grands rêves. Soixante générations séparent le premier pas de Neil Armstrong sur la Lune des anticipations de Lucien de Samosathe. Ce rêve a persévéré, porté et légué d'une génération à l'autre par des hommes qui savaient que l'imagination féconde le réel en dépit des moqueries et des railleries d'esprits qui ne s'élèvent guère plus haut que les pâquerettes. Il n'y a pas mensonge là où il n'y a pas intérêt à mentir, soutenait Nietzsche. Nulle mystification dans la chasse aux lutins, mais une bouffée d'air frais à gonfler les voiles du rêve.

Cohabitation

Après avoir attrapé leur lutin dûment piégé, les enfants se retrouvent devant un simulacre fait de plastique et de chiffon. Couvé par le regard admiratif du chasseur, le petit bonhomme n'en demeure pas moins inerte. Il ne s'anime que s'il n'est pas observé. Autant dire que la nuit est son royaume et la lumière du jour son exil. Une légende locale raconte qu'un paysan, dont le champ de tabac avait été dévasté par la grêle, avait placé, en plein milieu du désastre, une statue de la Vierge. Il la coucha en joue avec son arme à feu et fut changé en statue de sel à l'exemple de la femme de Loth. Pour éviter qu'il disparaisse pour toujours, sa femme ne devait jamais le quitter des yeux. Et comme la chose arrive souvent dans de tels récits, l'inévitable se produisit : la pauvre femme, en voulant porter secours à l'un de ses enfants en bas âge, détourna son regard et son mari disparut.

Nous avons ici un récit qui prend le contrepied de la croyance aux lutins. La garde à vue, dans le cas du paysan sacrilège, l'empêche de disparaître. Les perdre de vue permet aux lutins d'accéder à l'existence. Et leur vitalité est à la fois gage d'affection et de viabilité.

Espiegles, turbulents, délurés, ils se font un malin plaisir de mettre sens dessus dessous leur foyer d'adoption. Tout un florilège de tours pendables circule à Métabetchouan-Lac-à-la-Croix. Ils ont verni les ongles d'orteil d'un grand-père, dessiné une moustache à un autre, déroulé le papier hygiénique dans toute la maison, renversé des chaises. Comme ils sont gourmands par nature, ils vident les armoires et les garde-manger. Les enfants les découvrent, le matin, figés par le soleil en pleine action. Ils se racontent les uns aux autres les escapades nocturnes de leur ami de passage sous le regard

Lutin en traîneau.

Quincaillerie BMR, Métabetchouan–Lac-à-la-Croix.

Photographie de Bertrand Bergeron, 7 novembre 2012.

complice de parents qui savent et qui font semblant. Un genre narratif est en train de naître : les dits et faits des lutins. Une tradition orale s'ébauche vite relayée par les médias sociaux. Tout ce brouhaha et cette cohue confirment à l'enfant l'heureuse disposition du lutin à son endroit et laissent entrevoir qu'il reviendra l'an prochain, car il a été bien accueilli. Il s'est bien amusé, il a aimé l'odeur de son protecteur, car ces farfadets sont doués d'une mémoire olfactive indélébile qui leur fera retrouver le foyer qui les a si chaleureusement reçus.

Plus vivant que tout ce qui vit parce qu'il tire sa vie de l'amour que lui porte un enfant, le lutin devient vite un confident d'une absolue discrétion. Il est le dépositaire des espoirs et des chagrins et offre un exutoire où déverser

son trop-plein de rancœur et d'amertume. Il communie aux joies et aux plaisirs de la famille dans laquelle il séjourne. Il répond à l'interrogation de Lamartine qui s'exclamait : « Objets inanimés, avez-vous donc une âme / Qui s'attache à notre âme et la force d'aimer ? »

La chasse aux lutins ne va pas sans créer quelques drames chez des enfants dont les parents refusent d'entrer dans ce grand jeu social ou qui n'ont pas les ressources pécuniaires pour y participer.

À l'école primaire de Lac-à-la-Croix, une fillette se désolait de ne pouvoir participer à la chasse ludique. Pendant la récréation, la secrétaire de l'école, Nancy Hudon, a rédigé un message à son intention sur une feuille à l'effigie d'un lutin déniché sur Internet et l'a glissé dans son pupitre. Le message disait :

Salut, ma belle Ariane ! Je sais que tu as mis des biscuits à l'extérieur pour m'attraper. Mais je suis un petit vite ! Tu n'as pas réussi cette année, mais ce n'est pas grave. Si tu vois que des choses, chez toi, sont déplacées, eh bien, pense à moi ! hi hi hi !

Je te donne plein de bisous de lutin partout ! XXX

En revenant de la récréation, la fillette a découvert le mot et, transfigurée par la joie, a parcouru toute l'école, montrant la lettre à tout le monde. Cette touchante attention de Nancy Hudon prouve, si besoin était, qu'il faut souvent peu de choses pour faire la différence entre un bonheur et un drame.

Certains enfants ont peur de cette exubérance nocturne qui échappe à leur attention et à leur contrôle. L'inconnu et l'innommé libérés par les ténèbres, alors que le sommeil paralyse nos moyens de défense, endossent souvent les habits de l'angoisse et de la frayeur. La nuit est une matrice à fabriquer des cauchemars. Il faut beaucoup de temps et de diplomatie de la part des parents pour aider leurs enfants à surmonter leurs craintes afin de les transformer en expériences positives.

Chronique

Il était inévitable qu'une telle aventure débouche, un jour ou l'autre, sur l'écriture. La mise en place progressive du scénario au gré des circonstances et des interrogations des jeunes chasseurs offrait la trame narrative adéquate pour la « mise en écrit ».

Cette initiative revint à Nadia Perron, collègue de travail de Régis Tremblay. De son propre aveu, elle « adore peindre et le fantastique ». Elle s'est occupée activement de la caverne des lutins, point de chute de ces derniers dans leur migration périodique à Lac-à-la-Croix. Primitivement, elle avait à l'esprit la rédaction d'un petit livre à donner, agrémenté d'illustrations de sa main, ma foi, fort jolies.

Ainsi qu'elle l'affirme dans sa dédicace cette « histoire a trouvé son inspiration au Camp de la Brûlée [camp de chasse !]. [...] Au cours des ans, Régis et moi avons élaboré cette riche aventure par amour pour les enfants afin de leur permettre d'explorer leur monde fantastique. »

Et puisque l'univers évoqué appartient au rêve éveillé nourri par l'imagination des enfants, il allait de soi que la forme empruntât celle du conte. *La Grande Aventure d'Orion* relate, pour l'essentiel, la genèse de cette chasse fantastique. Les protagonistes sont mentionnés, ainsi que le nom de la rue où tout a commencé à l'instigation du grand-père qui a quitté son rôle en coulisses pour occuper de plein droit le devant de la scène comme il sied dans tout récit qui ne dévoile pas ses procédés en racontant une histoire. Ce conte pour enfants sur papier glacé abondamment illustré aménage des espaces qui permettent aux jeunes lecteurs de l'enrichir par l'ajout de leurs expériences personnelles.

Selon les normes de l'édition québécoise, on peut considérer cette publication à compte d'auteur comme un livre à succès. Il en a été tiré 2 500 exemplaires à peu près tous écoulés. L'auteur parle d'une réédition, une traduction est envisagée à la demande de parents ontariens qui souhaitent faire partager à leurs enfants cette grande aventure.

Le lancement, qui eut lieu le 7 novembre 2012, s'est déroulé dans une atmosphère intense et enthousiaste. Il s'est tenu à la quincaillerie où travaillent l'auteur et son scénariste. Lieu étrange, voire inusité, argueront certains. Et pourtant, rien ne me parut plus naturel pour y avoir assisté. Des minois aux regards avides attendaient l'arrivée de Nadia Perron et de Régis Tremblay, « le grand-père des lutins », comme le surnomment affectueusement les enfants. Les parents couvaient des yeux leur progéniture, renouant à travers la ferveur de leurs petits, avec cette magie de l'enfance que l'adolescence quitte à regret quand, par hasard ou par curiosité, elle a fureté du côté des décors. Le monde perd alors son pouvoir d'enchantement, l'univers merveilleux auquel ils adhèrent s'effrite en révélant ce qu'il est au fond : une construction de carton-pâte. L'enfance devient un paradis perdu qui a fait naufrage sur les rives de l'adolescence. Plus tard, devenus adultes, ils regretteront ce monde fait d'innocence, ils en perpétueront l'illusion en l'entretenant chez leurs enfants afin de pouvoir le vivre par procuration.

À ceux qui s'étonnent de ce qu'un lancement se soit tenu dans une quincaillerie, Régis Tremblay apporte une réponse évidente : « Les lutins, c'est comme des travailleurs. » Il leur faut des matériaux, des outils, des plans. Ils forment la masse laborieuse du père Noël !

La diffusion de *La Grande Aventure d'Orion* ne s'est pas faite dans le circuit traditionnel des librairies. Des points de vente ponctuels ont été placés dans diverses quincailleries de la bannière BMR et chez quelques

Régis Tremblay et Nadia Perron.
Lancement de *La Grande Aventure d'Orion*.
Quincaillerie BMR, Métabetchouan–Lac-à-la-Croix.
Photographie de Bertrand Bergeron, 7 novembre 2012.

Lancement de *La Grande Aventure d'Orion*.
Quincaillerie BMR, Métabetchouan–Lac-à-la-Croix.
Photographie de Bertrand Bergeron, 7 novembre 2012.

concessionnaires d'automobiles. Il y en a eu une dizaine en tout. Les exemplaires se sont envolés en quelques jours, tant la demande était importante. Une suite est en voie de réalisation, une saga est en train de naître.

Destin

Une telle ferveur communicative n'est pas sans susciter des tentatives de récupération à des fins commerciales et touristiques. Il n'est pas dans mon intention de m'aventurer sur un terrain aussi miné. De tout temps, la société marchande et la société civile ont cheminé côte à côte, parfois en francs compagnons de route, souvent à la manière, malgré tout bonhomme, quoique risquée, du pot de fer et du pot de terre. Régis Tremblay en est conscient plus qu'aucun autre, de même qu'il sait qu'il a créé un événement doué, désormais, de sa propre vie, qui lui échappera comme Pinocchio s'est libéré de ses ficelles. Qui sait si Lac-à-la-Croix ne deviendra pas un village de lutins. Le père Noël a bien le sien ! En grand-père sage préoccupé du bien-être psychologique de ses petits-enfants, il multiplie les mises en garde : « Gardez toujours la base qu'un lutin, ça s'attrape, ça s'achète pas, ça s'attrape ! Puis, il y a une façon de les attraper, gardez toujours la même façon ! Gardons cette histoire-là faite comme ça ! [...] Ça coûte rien ! Laissons [les enfants] rêver ! »

En résumé, le noyau dur de la trame narrative de cet événement doit demeurer intangible : « Pour moi, personnellement, c'est bien important de respecter l'idée de l'enfant là-dedans, de le laisser rêver. J'ai peur que les gens ne voient que l'aspect monétaire à l'intérieur de ça, et c'est ce qui va tuer le projet. »

En entrevue, Régis Tremblay s'est révélé un conteur prolixe et naturel, un pédagogue intuitif. Pour lui, la chasse aux lutins est indissociable de l'apprentissage de l'enfant. Son lutin est un confident discret, il lui enseigne la tolérance – les plus laids parmi son espèce n'en sont pas moins lutins, même ceux de Fréchette qui en sont une caricature – et la patience. L'enfant devra attendre onze mois avant son retour et cultiver la présence de son compagnon au cœur de son absence.

Comme me le faisait observer Nadia Perron, les enfants ont tout, les lutins ne leur apportent rien. Ils ne demandent que de l'amour. « Si les enfants leur donnent de l'amour, renchérit Régis Tremblay, de l'affection, de la tendresse, c'est tout ce que demande un lutin. Si tu t'amuses avec et tu lui donnes beaucoup d'amour, de la tendresse et de l'affection, ton lutin, c'est ton ami. Il va toujours revenir te voir. » L'enfant évolue dans un univers animiste : « Tout vit, tout est plein d'âme », écrivait Hugo.

L'automne prochain, quand les chasseurs prépareront leurs collets pour aller tendre aux lièvres, les enfants tendront aux lutins. Après leur capture, ils les envelopperont de cette affection surabondante qui, sans leur retour, n'aurait

peut-être pas trouvé son déversoir naturel. La nuit, quand la maison sera calme, ils quitteront furtivement le lit de leur compagnon et se précipiteront dans la cuisine pour déborder de cette vie exubérante dont ils viennent de faire le plein. Cette image me rappelle *Teddy*, ce magnifique poème de Maurice Carême :

Puis, dans ma chambre, sans lumière,
Je m'endors, la main sur son cœur,
Car Teddy dort les yeux ouverts
Parce que j'ai peur des voleurs.

Dans très longtemps, quand William et Alexis évoqueront le soir où leur grand-père les a conduits sur le sentier des lutins, peut-être se feront-ils la réflexion d'Alexandre Dumas fils parlant de son père : « Mon père est un grand enfant que j'ai eu lorsque j'étais tout petit. »